

tant de fois mes lèvres s'étaient posées, j'aurais donné ma vie de ce monde et celle de l'autre ! Enfin, — après bien des traverses et des infortunes sans nombre, je vins me fixer dans cette ville, et j'y sus par hasard qu'il y demeurait une madame Warner, qu'on disait bonne, généreuse, secourable. — Autrefois, on m'avait parlé de vous ainsi, et moi, qui ne vous avais jamais vue, je vous reconnus à l'instant. — Une d'espérance, j'accours chez vous afin de vous apprendre que je suis la mère d'Alice, — et vous, madame, vous m'accusez de mensonge, de fausseté, de lâcheté ! et vous me refusez mon enfant, à moi qui ai tant prié, tant pleuré, tant souffert ! vous me la refusez, à moi qui suis sa mère !

En relevant ces mots, les sanglots de Marguerite redoublèrent, et elle se cachait le front entre les mains afin qu'on ne vît point ses larmes.

— Écoutez, dit madame Warner, je suis riche, bien riche.

Marguerite releva le front avec orgueil.

— Je veux mon enfant, répondit-elle avec force.

— Vous faut-il de l'or ? continua madame Warner.

— Je veux mon enfant, répéta encore Marguerite.

Et dans ce moment ce n'était plus la honteuse mendicante qui parlait, c'était la mère indignée qui réclamait ses droits.

— Oh ! j'en mourrai ! pensa madame Warner accablée.

Tout à coup un éclair de salut vint luire aux yeux de Marguerite ; son visage flétri se recomposa pour ainsi dire ; son cœur battit, mais d'espérance ; toutes les joies du triomphe éclatèrent dans ses moindres mouvements, dans ses moindres paroles.

— Vous demandiez tout à l'heure une preuve de ce que j'avais dit, dit-elle à madame Warner : eh bien ! j'en ai une, une que vous ne reniez pas, car elle est visible, palpable, vivante ; car si vous la repoussiez, ce ne serait plus devant les hommes, mais devant le tribunal de Dieu que vous auriez à répondre d'un crime ! Cette preuve, madame, à laquelle j'en appelle, c'est votre conscience.

Madame Warner, étonnée de la solennité de ces paroles, se tut.

Et Marguerite continua :

— Vous avez conservé sans doute, ou, si vous ne l'avez pas conservée, vous avez souvenir d'une lettre que je vous ai écrite il y a seize ans ; c'est la seule que vous ayez reçue de moi, madame, n'est-il pas vrai ?

Madame Warner était froide et défaillante.

— A défaut de cette lettre, reprit Marguerite, vous devez vous rappeler l'écriture.

En un bond elle fut près de la table ; elle traça à la hâte quelques lignes sur du papier, et les présenta à madame Warner.

— La reconnaissez-vous ? dit-elle ; est-ce bien l'écriture de la mère d'Alice ?

— Oui, murmura madame Warner.

Marguerite tomba à ses genoux.

— J'embrasse vos genoux, rendez-moi mon enfant, s'écria Marguerite ; rendez-la moi et j'oublierai tout ce que vos paroles ont eu de cruel, tout ce que vos soupçons ont eu d'injurieux ; j'oublierai tout : car à votre place, eh bien ! à votre place, je crois que j'en aurais fait autant.

(A CONTINUER.)

LA REINE MARGOT ET LE MOUSQUETAIRE.

(Suite et Fin.)

Au lieu de garder le roi de Naples, dont le fils s'est crânement conduit à Gaète, je tirai d'abord des coups de fusil aux Russes et aux Autrichiens, tout le long du Danube. Je fus blessé, parce que j'allais au combat comme à la noce, et au mois de juin 1843, le père de Jeanne me recueillit en son château de Cunnitz, près de Debreckzin. Jane et moi nous nous aimâmes. C'est la règle. Je m'appelai le capitaine Henri, tout uniment, par la crainte que j'avais d'inquiéter ma bonne mère, qui aurait vu mon nom dans les journaux. Le palatin Jacoby, fier comme Guzman, n'aurait pas plus donné sa fille, du reste, à M. Henri Lemer cier qu'au capitaine Henri. Nous nous mariâmes. Je rejoignis l'armée ; je fus fait prisonnier par les Russes, et, depuis lors, je n'ai revu ma femme que cette nuit, dans la cour de notre hôtel, ici, faubourg Poissonnière, à Paris.

Je m'échappai du château de Szegedin, où l'on gardait les captifs ; je tuai en duel un magnat hongrois, qui était un excellent seigneur, mais que le

palatin Jacoby voulait avoir pour gendre. Les Magyars se mirent à me poursuivre comme un chien couragé ; je me rendis aux Russes. J'eus dispute avec un colonel d'artillerie, qui était bien le plus galant homme que j'aie rencontré jamais. Il avait dit du mal de votre gouvernement provisoire de 1848. Je me moquais de ce gouvernement là comme du Grand-Mogol : mais c'était la France, pour le moment. Nous allâmes sur le pré, le colonel et moi ; il y resta. Je fus envoyé tout net en Sibérie.

Il y a du bon partout, même en Sibérie ; seulement on n'y peut pas écrire à ses parents. Je fus employé à faire de l'or, et Dieu sait que la Californie n'est que de la Saint-Jean auprès de ces riches placers perdus sous la neige. Je m'ennuyais, je me sauvai ; je fus repris, je me sauvai encore. Cela m'occupait. Je voyais toujours ma mère et ma femme ; j'aurais brisé des murs de diamant.

Les évasions sont rares en Sibérie. Un jour j'entendis parler de la guerre de Crimée. Les Russes